

# LE TEXTE ÉTRANGER

JANE ET JOHN : QUADRATURE DU CERCLE VICIEUX  
DANS *JANE EYRE*

Gilbert Pham-Thanh

*Je me propose d'examiner les rapports entre Jane et les différents personnages prénommés John, en raison de leur sur-présence, que je lirai comme signe d'une sur-détermination à évaluer. Je lirai l'itinéraire de Jane comme succession d'épreuves constituées par la fréquentation de ces personnages, qui lui révèlent une part d'elle-même et éclairent son parcours. J'y repèrerai l'influence d'un John extérieur, évoqué à une reprise : St John/Jean. L'Évangile offre des clés de la caractérisation des personnages masculins étudiés et du fonctionnement du patriarcat victorien, qui tente de contrôler la femme.*

Le Texte étranger / T3L  
Journée d'études du 14 février 2009

**C**ette intervention reprend et reconfigure un article intitulé « *Jane Eyre : Taking Men in and Writing out Patriarchy* », qui tentait déjà de contribuer à la préparation des candidats au CAPES et à l'agrégation. Elle suit cependant un nombre de pistes nouvelles qui devraient éviter la redite, même si l'approche de *Jane Eyre* (*JE*) demeure globalement identique. En premier lieu, il faut rappeler un point évident : le roman de Charlotte Brontë fait progressivement émerger le couple formé par Jane Eyre et Edward Rochester. Il faudra revenir sur l'union de l'héroïne éponyme et du héros byronien capable de s'amender afin de se glisser dans une intrigue domestique. Cependant, je me propose de faire un détour par d'autres figures masculines dont la présence plus ou moins discrète offre tout de même un axe de lecture dont la pertinence deviendra, j'espère, plus claire au fil de la démonstration. En effet, le titre de cette intervention invite à étudier la relation qui unit (ou sépare) Jane et John, ou plus exactement, elle prend au sérieux l'indice auctorial qui fait allitérativement résonner les deux prénoms monosyllabiques, plaçant *a priori* les personnages désignés sur un même plan existentiel, dans un même registre socio-culturel, au cœur d'une même sphère signifiante. Sorte de Jack and Jill d'un nouvel ordre, les personnages pourraient donc former des figures du double ou des incarnations du principe de complémentarité avec tiers exclu, voire reformer une unité originelle. Cette hypothèse séduisante doit être mise à l'épreuve des faits et de l'interprétation, et l'on peut d'ores et déjà remarquer que cette vision idyllique ne s'impose pas de prime abord.

Ainsi, le premier John que Jane rencontre dans le roman n'est autre qu'un cousin violent, John Reed, roseau dénué de pensée qui inscrit dans la chair de la jeune enfant d'une dizaine d'années un traumatisme doublement inaugural, retranscrit dans un style paratactique froid, coupant : « the volume was flung, it hit me, and I fell » (*JE* 1 :8). Situé au premier chapitre, l'incident engage en outre la dynamique linéaire de la quête, chez Jane, qui doit à présent chercher ailleurs le lieu qu'elle pourra faire sien. Malgré l'indication du caractère récurrent de ces scènes de maltraitance, l'incident s'avère singulier puisque cette nouvelle agression donne lieu à une riposte frénétique de la part de celle qui ne supporte plus le seul statut de victime :

« I received him in frantic sort » (*JE* 1 : 9). A cette occasion, elle découvre son propre potentiel de violence et se jette sur le jeune garçon avec une ferveur telle que des domestiques doivent intervenir pour démêler l'entrelacs de corps fougueux : « We were parted » (*JE* 1 : 9). Image d'un couple, d'une gémellité, d'une identité au moins partielle, les deux enfants sont métaphoriquement assimilés par leur capacité à exprimer physiquement leur impétuosité et leur parenté devient allégorique. Je note dès à présent que John Reed sera à nouveau mentionné dans la narration, brièvement cette fois, à l'occasion de l'annonce de sa mort : « Mr. John died yesterday was a week, at his chambers in London » (*JE* 21 : 188), comme pour marquer la fin de toute proximité des cousins, aux yeux de Jane, qui évolue désormais dans un univers plus policé, en apparence tout du moins. Le long de cet itinéraire de vie, c'est ensuite l'oncle John Eyre qui est introduit, lui qui représente une occasion (certes manquée) de constituer une famille alternative aux Reed honnis : « I wish to adopt her during my life, and bequeath her at my death whatever I may have to leave » (*JE* 21 : 203). Son importance devient évidente quelques chapitres plus tard, lorsque Jane reçoit la nouvelle de son décès. Elle hérite de vingt mille livres, somme considérable qui lui assure indépendance financière et statut social valorisant. C'est aussi la générosité, la bienveillance et la quête d'une famille qui apparentent Jane et son oncle, à ce moment de l'itinéraire diégétique, et la jeune fille lègue à son tour une large part de sa fortune à ses cousins, les Rivers, qui voient ainsi leurs perspectives de bonheur renforcées, dans un monde où faute de dot, femme se fane.

Si l'on m'autorise à suivre l'ordre d'apparition des personnages en ignorant le schéma qui les fait revenir sur le devant de la diégèse, je remarque que le tracé linéaire de l'intrigue conduit ensuite Jane à faire la connaissance de St John Rivers, qui lui aussi se révèle ensuite être un parent. Il faut à nouveau insister sur le fait que ce prénom semble jusqu'ici marquer littéralement autant que figurativement le lien familial avec l'héroïne. Mais alors, quoi de ce cousin formidable ? Incarnation d'une spiritualité impérieuse et d'un esprit conquérant, il s'efforce d'étendre son pouvoir sur les corps (y compris le sien) et exige que Jane se plie à ses ordres en acceptant l'exil en Inde d'une vie de missionnaire assortie de leur union devant Dieu. Ce qui retient l'attention dans la construction du personnage, c'est cette confusion des registres spirituel et affectif, qui compromet en profondeur la portée de son engagement religieux. D'ailleurs, Jane se dit elle-même prête à suivre ce pasteur intransigeant, s'il renonce à exiger d'elle le sacrifice de son corps, car elle affirme vouloir maintenir dissociés sentiment religieux et attachement charnel, marquant par là même une différence fondamentale

avec son parent. Sa requête ignore bien sûr que St John Rivers est un être d'excès et qu'il ne s'épanouit qu'aux extrêmes, par exemple en se montrant prêt à immoler toute créature vivante sur l'autel de son Dieu ; surtout, et c'est un élément moins évident, se retrouve l'image du double, certes inversée, car Jane n'est pas construite différemment, elle qui se déclare manquer de nuance : « I know no medium » (*JE* 34 : 341) » ; elle qui échoue à rendre à Dieu ce qui lui appartient, de son propre aveu, en évoquant l'amour idolâtre qu'elle voue à Rochester : « I could not, in those days, see God for his creature : of whom I had made an idol » (*JE* 24 : 234). Il est ici moins question de mimétisme que de stratégie narrative oblique, qui élabore des réseaux signifiants, des systèmes d'échos diffus et des plans de cohérence. L'expérience de lecture linéaire projette alors dans un univers de correspondances circulaires, ce qui est peut-être le principe même de l'écriture autobiographique. Comme pour les personnages étudiés précédemment, St John sera convoqué à l'occasion de l'annonce de sa mort, certes rejetée hors du récit, mais imminente. La lettre qu'il envoie indique cette fois encore qu'une part (maudite) de la personnalité de Jane est intégrée et a trouvé la place légitime qui lui revient dans l'élaboration de ce portrait de femme selon Brontë. Si les trois personnages prénommés John étaient tous intimement rattachés à Jane par les liens du sang, il est un quatrième personnage qui pourrait passer tout à fait inaperçu, si ce n'est pour son petit, petit nom charmant qui lui vient sans doute tout droit de ses parents. Domestique en poste chez Rochester, John est le mari de Mary. On apprend, à l'arrivée de Jane à Thornfield, assez peu de choses à son sujet, sinon qu'il ne conduit pas très vite (*JE* 11 : 80) ; plus tard, il est surpris assis au coin du feu et se voit demander d'aller chercher les bagages de Jane (*JE* 37 : 368). Miss Fairfax met en garde contre la tentation de lui donner trop d'importance à l'occasion d'un discours de classe bien senti : « John and his wife are very decent people, but then you see, they are only servants, one can't converse with them on terms of equality: one must keep them at due distance, for fear of losing one's authority » (*JE* 11 : 366).

Dans ces circonstances, était-il raisonnable de le distinguer en lui attribuant ce prénom devenu singulier à force d'être pluriel, selon l'expression consacrée ? Son récit biographique met en lumière ce fait qu'il forme avec Mary le seul couple capable de résister au temps et aux péripéties diégétiques, puisque leur relation conjugale est déjà formée au chapitre 10 et se retrouve indemne au chapitre 37. C'est peut-être dans ce destin matrimonial sans heurts qu'il prend toute sa résonance en tant qu'indice de l'union à réaliser, hypothèse immédiatement renforcée dans le texte par le

mariage de Jane. Le statut secondaire de ce John-là s'expliquerait par la présence compensatoire de Rochester, ce dernier complétant la cellule familiale que Jane cherchait en vain dans des configurations endogamiques. En somme, le récit de la succession de rencontres avec des personnages nommés John balise bien le parcours diégétique ; toutefois, la linéarité apparente qui en structure le déroulement dissimule une autre géométrie. En effet, le projet autobiographique inverse la chronologie, et Jane Eyre ne peut raconter son histoire passée que lorsqu'elle est parvenue à dépasser ses blocages, ceux de l'immaturation, de la souffrance et du ressentiment, de la fragilité, du doute et de la misère existentielle, alors que tous ces John ont trouvé leur sens respectif, que Jane les place en perspective dans son récit rétrospectif. Il apparaît donc que la structure linéaire se laisse penser comme boucle, et la description de chaque John s'interprète en tant qu'expression *a posteriori* du sens que Jane lui donne dans son expérience et relativement à ses homonymes, chacun proposant une facette de l'héroïne tout autant qu'il incarne un aspect de la masculinité reconnue à l'époque.

Le mouvement circulaire est annoncé par le retour de ces personnages à différents moments, engageant à leur niveau individuel ce geste qui charpente l'ensemble du dispositif diégétique. Le cercle formé par des personnages représentant différents styles de vie que Jane épouse un instant, avant de s'échapper vers une autre sphère, invite à considérer l'ultime choix de l'écriture autobiographique comme dépassement de l'univers de la félicité conjugale et maternelle représenté par John et Mary ou par le destin familial de Jane. La littérature inscrirait le rejet final des schémas proposés par ces encombrants modèles, ces images d'alter ego. Ce phénomène se marque par l'utilisation d'une double voix typique de la narration, où la jeune fille et la femme se relaient pour rendre compte du réel et de sa mise en texte interprétative et donc réflexive, mais il s'éprouve aussi dans l'adoption d'une double voie empruntée par la narration où la logique linéaire vectorisée par le parcours heuristique entre en tension avec le mouvement circulaire de la remémoration d'un temps révolu, mais aussi peut-être de problèmes mal résolus qui maintiennent l'écrivaine fictive prisonnière du cercle vicieux de son passé.

Inhérente au projet autobiographique, l'image du cercle marque bien cette nécessité pour Jane de traverser des crises afin de prendre le recul nécessaire pour les insérer dans son récit de vie, tout en préservant l'intérêt de lecture en ménageant des effets de suspense dus à la rétention de certaines informations connues de l'auteure biographe. Cette sélectivité s'explique également par le souci de retrouver des affects, des sentiments

et des réactions qui seules permettent de rendre compte de la logique de l'évolution et il faut y insister, les John dramatisent certaines des situations les plus centrales dans la construction du personnage éponyme.

Transcendante, la narratrice élabore la diégèse dans le but de parvenir à l'unité formelle et sémantique de son texte et de sa biographie ; elle s'affirme à l'occasion d'intrusions, dans les choix lexicaux, et dans la simple réorganisation des faits présumés. Il me semble que cette transcendance, cette puissance génératrice de sens, trouve un équivalent si l'on fait résonner et raisonner le nom de St John attribué au cousin Rivers. Il est en effet possible de ne pas voir dans ce marqueur de sainteté un trait de caractérisation du seul jeune homme, mais la mobilisation d'une figure évangélique tutélaire pour les personnages placés sous son patronage / patronyme. Le texte évangélique, globalement porteur de l'idéologie biblique, se révèle alors envahissant, voire hégémonique ; il sous-tend propos et attitudes et se construit en discours surplombant le roman. C'est en conséquence comme incarnation fictionnelle de ce texte-maître des Evangiles selon St Jean / St John (*E*) que les quatre John peuvent alors être analysés. Ils s'organisent partiellement autour de l'enseignement de l'Évangéliste, qu'ils utilisent pour encercler le reste de la communauté et plus spécifiquement Jane. S'impose alors l'image d'une boucle liberticide dont l'héroïne ne parvient pas à s'échapper en raison de la prolifération même de ces John despotiques, situation modélisable sous le signe du cercle vicieux, une fois encore. Il n'est donc pas spécieux d'évoquer certains éléments particulièrement remarquable du message biblique porté par le Saint homme pour éclairer le dispositif littéraire de Brontë, même si l'on renonce à en écouter le discours manifeste afin de repérer certaines articulations latentes ici jugées plus fondamentales. Qu'il me soit permis de traiter du début de cet Evangile à la fin, en évoquant d'abord la référence à l'autorité d'un dieu masculin, qui implique implicitement celle d'un homme divinisé. Dieu, toujours repris par le pronom masculin, est donc sans équivoque un représentant, et non des moindres, de la classe des hommes ; il leur fait honneur en tant qu'il est porteur du principe viril, et en retour, il identifie tout mâle à la puissance divine, image d'un pasteur métaphoriquement rapproché de la lumière du sens, de la justice et de l'ordre, puisant une part de son autorité dans l'omniscience : « Je suis la lumière du monde ; / qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie » (*E* 8 : 12). Ce statut solaire est précisément celui de St John Rivers, érudit polyglotte qui maintient ses sœurs et Jane dans une terreur fascinée, mais il faut également évoquer John Reed, car cet enfant est avant tout un homme en puissance, qui règne sans partage sur

sa famille en imposant sa vérité. Élément du pouvoir divin assez proche du précédent, la puissance créatrice identifie Dieu à une figure paternelle, comme en atteste de manière récurrente le Christ dans l'Évangile selon St Jean. En retour, l'homme est renforcé dans ce rôle de père de famille, qui lui revient par essence. Ce fonctionnement est particulièrement clair dans le cas des deux tyranniques cousins de Jane, qui se réclament du principe de vicariance placé au cœur de l'Évangile à travers l'exemple de Jésus. Le Christ en appelle à l'obéissance des simples mortels face au représentant de Dieu sur terre, véritable porte-parole du Seigneur, prétendu détenteur de la parole divine : « moi qui vous dis la vérité, / que j'ai entendue de Dieu. » (*E* 8 : 40). St John Rivers saura se souvenir de ce message pour faire céder Jane, lorsqu'il la rappelle au devoir de soumission : « if you reject [my offer], it is not me you deny, but God » (*E* 35 : 348). C'est pourquoi les attitudes et les décisions de John Reed, John Eyre et St John Rivers, voire de leur homonyme serviteur de son état, visent à décider du destin de Jane. Elle est infantilisée par ces personnages que leurs statuts sociaux autorisent à jouir des prérogatives des chefs en disposant de l'existence de leurs proches.

Cette structure familiale hiérarchique livre le modèle de la vie en société, système patriarcal dans lequel un John Eyre impose sa volonté aux travailleurs de Madère, à l'instar de St John Rivers, qui dirigera les communautés autochtones en Inde comme il mène sa paroisse en Angleterre : l'impérialisme colonial croise le paternalisme patriarcal au point du victorianisme triomphal. Ces John se sentent autorisés à attribuer les tâches, évaluer les personnes, énoncer le vrai et le juste, car ils représentent l'empire tout en assurant sa gestion. La relation privilégiée à la puissance institutionnelle divine est naturalisée par un discours qui s'arroge le privilège d'exiger l'obéissance de tous, parfois sous l'apparente humilité du vassal : « l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. » (*E* 13 : 16). La thématique est centrale et se dissémine, dans un roman qui révèle de multiples modalités d'affirmation de l'autorité masculine. En frappant Jane, par exemple, John Reed lui refuse le respect dû à toute personne ; surtout, les coups laissent des marques qui valent comme signature et équivalent à un geste sadique d'appropriation, sinon à un acte de propriété. John Eyre ne fait rien d'autre en tentant de l'adopter légalement, pour se l'intégrer, en quelque sorte, alors que St John Rivers, pour parvenir au même résultat, explore la voie du mariage, là où le chemin de l'adoption a échoué. Parce que l'organisation patriarcale se projette sur l'ordre social, elle en fonde bien des valeurs, parmi lesquelles la propriété et la transmission. C'est pourquoi Jane, en tant

que femme, n'a que peu de ressources pour changer la condition qui lui est faite. Cette construction sociale se renforce d'un ordre punitif évoqué par St Jean : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ; / qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie ; / la colère de Dieu pèse sur lui. » (E 3 : 36). L'énoncé biblique est repris par la reformulation du *Livre des Révélation*s (21 : 8) que St John Rivers opère afin d'intimider Jane : « the fearful, the unbelieving, &c. shall have their part in the lake which burneth with fire and brimstone, which is the second death » (JE 35 : 355). C'est là fondamentalement un système répressif dont la violence est révélée par John Reed, agresseur qui incarne la domination masculine dans sa version brute et brutale. La force illocutoire des propos tenus par ces détenteurs du pouvoir laisse transparaître la formule inaugurale du Christ, rapportée par St Jean : « En vérité, en vérité je vous le dis... », locution implicite dans toute stratégie langagière des hommes. Les John jouissent en effet de la supériorité conférée par le pouvoir compris comme forme séculière de l'ascendant spirituel des clercs et se font les représentants de la seule autorité légitime : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. / Nul ne va au Père que par moi » (E 14 : 6). D'ailleurs, refusant à Jane son statut d'orpheline, le seul qui lui soit propre, d'un certain point de vue, chaque John reprend selon un régime spécifique la parole christique rapportée par St Jean : « Je ne vous laisserai pas orphelins » (E 14 : 18). Qui veut plonger Jane dans la dégradation d'une relation de dépendance servile, qui tente de la ramener dans la structure de la famille afin de s'assurer la compagnie d'une fille, qui lui imposerait une vie de sacrifice dans les colonies, qui lui indique le chemin matrimonial ordinaire. L'ascendant des hommes s'appuie à l'occasion sur le chantage affectif et Jane, affaiblie par son désir d'amour, doit résister pour demeurer intègre et libre face à ces injonctions plus ou moins directes qui tentent de lui imposer un destin peu enviable : « Si vous gardez mes commandements, / vous demeurez en mon amour, / comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père / et je demeure en son amour. » (E 15 : 10). En effet, annonçant la proposition d'exil de St John Rivers, l'offre de l'oncle John Eyre entraînerait Jane vers Madère, monde corrompu de l'impérialisme colonial, de l'esclavagisme assumé et de la traite négrière, la plaçant dans une situation proche de celle de Bertha quelque vingt années plus tôt.

En outre, l'influence prégnante de la référence biblique dans *Jane Eyre* rappelle la dimension langagière de l'histoire de l'ascendant pris par les hommes sur les femmes. Le texte de la phallocratie misogyne s'enrichit de références intertextuelles et sa proclamation marque la volonté de forcer le réel à se couler dans les récits qui émanent de ce discours. John Reed



rejette Jane dans une position d'infériorité en l'identifiant à une orpheline sans ressources, double statut immonde à ses yeux et double catégorie éthico-linguistique de l'infâme dans le patriarcat, c'est alors une vie de paria qui attend l'enfant, comme pour donner chair à la parole de son cousin. De façon similaire, St John Rivers tente de l'intégrer dans sa propre hagiographie, où elle est instrumentalisée, en bonne logique phallogocentrique. Quant à John Eyre, son influence considérable se concentre dans les lettres qu'il écrit, et dans lesquelles lui aussi compose le texte du rôle que sa parente doit jouer dans le scénario qu'il se choisit. En définitive, l'homme se fonde sur le récit de l'homme en tant que sacralisation de l'homme sur fond de sacrifice des femmes. C'est alors de la primauté du Verbe qu'il faut conclure dans la société phallogocentrique où Jane s'efforce de s'épanouir, et dont le principe se trouve dans le Prologue de l'Évangile selon St Jean : « Au commencement le Verbe était / et le Verbe était avec Dieu / et le Verbe était Dieu. / Il était au commencement avec Dieu. / Tout fut par lui / et sans lui rien ne fut. / De tout être il était la vie / et la vie était la lumière des hommes » (*E* Prologue : 1-4). Le discours se déploie en une suite de grands récits parmi lesquels l'hétéronormativité demeure centrale. C'est ainsi que John, domestique resté relativement anonyme, gagne sa place parmi les grands représentants de la masculinité par l'exemplarité de sa capacité à faire exister de façon visible l'univers androcentrique : cet homme marié est en effet le détenteur du pouvoir symbolique, il se déplace dans la sphère publique de la diégèse, contrairement à son épouse Mary, et il a une femme, donc, qui porte nécessairement son nom, soit, une fois encore, sa marque. Par conséquent, son mutisme se justifie puisqu'en l'occurrence les faits parlent d'eux-mêmes. Cette dernière indication déplace déjà les modes d'inscription du texte de St Jean, et invite à apparenter Edward Rochester, mais pourquoi pas Richard Mason, ce co-gestionnaire du devenir de sa sœur Bertha, aux personnages masculins étudiés, car fondamentalement, tous les hommes de *Jane Eyre* s'appellent John. Plus encore, le rapprochement entre John et Jane reste opératoire pour comprendre l'acte d'écriture autobiographique.

Certes, le projet semble émanciper Jane du destin de femme aimante et de mère parfaite au point de donner naissance au jeune mâle que son époux attend. Cependant, elle ne fait que retracer un parcours somme toute assez conventionnel. Peut-être même retranscrit-elle l'épopée de l'ordre patriarcal, que ce soit sur le mode de l'hétérosexualité, dans l'idiome de la morale ou dans le registre des conventions sociales. En particulier, la femme demeure sous la domination masculine, qui se déploie en tant que grand récit dictant à Jane sa conduite et les termes mêmes de sa réflexion. La

jeune femme accepte finalement le rôle attendu, dans un monde qui reste fondé sur l'inégalité des classes, des peuples et des genres sexués. Elle conte le récit d'une femme désespérée de ne plus avoir de père, qui cherche près d'un oncle, puis d'un cousin, la compagnie susceptible de donner sens à son existence. Ces échecs successifs la mènent à épouser un robuste Rochester assez vieux, expérimenté et puissant, malgré ses handicaps, pour offrir une incontestable figure paternelle et masculine, à qui elle donne un héritier destiné à son tour à fonder une famille dont il sera le chef. Cette issue est propre à contenter le père et la société, tout en donnant à la mère le sentiment du devoir accompli, alors même que l'autobiographie vient répondre aux normes d'intelligibilité en vigueur dans le marché littéraire britannique de la seconde moitié du XIXe siècle. En d'autres termes, l'apparente liberté dont Jane jouit dans la sphère de l'écriture justifie que l'on parle à nouveau d'un cercle vicieux, dont la quadrature sous-tendue par l'autorité évangélique ne se fait sentir que de façon indirecte, idéologique, lorsqu'elle opère au sein-même de l'individu, à son corps défendant. Dans cette perspective, il apparaît bien difficile de sortir du cercle vicieux de la société phallocratique des John, qui étendent leur domination aux limites de l'univers physique, psychologique et même artistique.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BRONTE Charlotte. *Jane Eyre* (1848). New York, London: Norton Critical Edition, 2001.

*Les Quatre Evangiles*. Paris: Editions du Cerf, 1968.

PHAM-THANH Gilbert. « *Jane Eyre: Taking Men in and Writing out Patriarchy* », *Jane Eyre: Le roman de Charlotte Brönte et le film de Franco Zeffirelli* (L. Bury & D. Sipièrè, Eds). Paris: Ellipses, 2008, pp. 74-81.